Numéro 12 Novembre 1946

COURRIER DE LA MESNIE

Jeunes, vous servez la patrie : Ma plus grande joie sera de voir revivre la France avec vous *(HENRI, Comte de Paris)*

LA MONARCHIE

« La Monarchie, nécessité française », ce n'est pas un thème inventé par des Mesniers, pour des Mesniers, une sorte de légende dont nous nous bercerions, un grand jeu auquel nous nous amuserions... Si quelques-uns, réfléchissant attentivement, s'aperçoivent que leur engagement politique n'a pas une portée profonde en eux, s'ils ne sont pas décidés à faire les sacrifices nécessaires pour contribuer autant qu'il sera en eux à l'établissement d'un ordre royal en France et en Occident, alors, ceux-là feraient mieux d'aller chercher fortune ailleurs, de se consacrer à d'autres tâches, mais de s'y consacrer de tout leur cœur.

La cause de la Monarchie souffre davantage des adhésions passives qu'elle reçoit que des oppositions actives qu'elle pourrait soulever. « La Monarchie, ce serait si bien », disent les meilleurs. Eh bien ! cette phrase entendue des milliers de fois, il faut qu'une poignée d'hommes décidés la supprime de leur vocabulaire, qu'au conditionnel ils substituent le futur et qu'ils disent désormais et quoi qu'il arrive, « ce sera » et non plus « ce serait ».

Mesniers, nous avons souscrit un double engagement. Mais non point l'un au nom de l'autre. Nous savons bien que nous ne pouvons conclure directement du Christianisme à la Monarchie. Sinon, nous tomberions sous le coup de la condamnation qui accabla Galilée pour avoir voulu trouver dans les Ecritures une preuve que la terre tournait autour du soleil ! Mais nous pensons que des convenances existent, qu'une harmonie se dégage de l'ensemble de nos convictions temporelles et spirituelles. Nous savons que, selon le mot de Péguy, « le spirituel couche constamment dans le lit du temporel ». Et nous savons aussi que le temporel ne peut trouver d'assise que hors de lui. C'est le sens du Nisi Dominus... » C'est le sens du Sacre.

⁂

Notre conception du monde est exigeante. Elle va contre tout le désordre actuel, le désordre de la pensée, le désordre des mœurs, le désordre social, le désordre du goût. Nous ne pouvons pas ne pas être victimes, en quelque mesure, de ce désordre. On subit inévitablement les remous de son époque. Plus ou moins importants, il y a toujours eu des remous. L'important est que la pensée reste claire.

Combien de jeunes avons-nous connus qui, arrivés à l'âge d'homme, renient leurs premières convictions parce que l'arrivisme, les soucis de carrière ou d'argent, les poussent à composer avec le pouvoir établi. Auquel d'entre nous n'arrivera-t-il pas un jour de composer ? Mais honte à celui qui, pour justifier cette faiblesse, y ajoutera cette lâcheté beaucoup plus grave : la lâcheté du reniement de ses convictions.

⁂

Pour nous, nous savons que la cause de la France et la cause royale — la même cause — est entre nos mains. Que nous n'ayons jamais à nous dire que c'est par notre faute que ce qui était nécessité n'est pas devenu réalité. Nous avons tout pour réussir. Et d'abord cette vision totale du monde que seule une foi vraie permet d'obtenir. Nous connaissons le mot de Blanc de Saint-Bonnet : « Que savent-ils de la Société ? Ils ne savent rien de l'homme. Et que sauraient-ils de l'homme ? Ils ne tiennent plus compte de Dieu. »

Nous avons l'ardeur de notre jeunesse. Que cette ardeur ne dégénère pas en sectarisme. La Tour du Pin l'avait déjà remarqué : il y a « Le jacobin blanc, disait-il, qui, s'étant fait un certain idéal plus ou moins historique de la Société telle qu'elle lui a paru être en tel temps, en tel lieu, en poursuit violemment, mais non chimériquement, la reproduction en tous temps et en tous lieux. » Le jacobin blanc ne vaut pas mieux que le rouge. Bien au contraire !

Nous servirons la France ; nous servirons Henri VI, comme ils méritent de l'être, comme ils veulent l'être, jusqu'au bout. C'est-à-dire jusqu'au succès.

QUATRIÈME RÉPUBLIQUE

G 27628 - (J). Corruption de fonctionnaires

— Interprètant l'art. 179 du code pénal tel qu'il a été modifié par l'Ordonnance du 8/2/45, le Tribunal correctionnel du Mans a déclaré que la tentative de corruption de fonctionnaires n'est plus punissable.

NÉCESSITÉ FRANÇAISE

LA POLITIQUE ET L'ESPRIT

A PROPOS DE L'AFFAIRE MARCEL PAUL

Une discussion de principes.

Nous ne pouvons citer toutes les lettres que nous avons reçues à la suite de notre enquête sur l' « Affaire Marcel Paul ».

Parmi les opinions « modérées », citons celle de **M. Pierre Juge**, de Versailles :

« Il y a eu contre l'activité de Marcel Paul dans les camps de déportés suffisamment de témoignages — valides ou invalides — pour que l'opinion publique s'en émeuve. Je crois que ce doit être le désir de tous les bons Français de voir cette affaire tirée au clair. Il est en effet inadmissible de poursuivre sur le plan de la polémique de journaux ou de réunions publiques une affaire où l'on peut se demander, en toute conscience, si l'un des membres du Conseil des ministres *n'est pas l'un des plus odieux criminels que notre pauvre pays ait connus ces dernières cinq années. La conclusion s'impose donc à mon avis : il faut réunir un* jury d'honneur *composé d'hommes intègres et au fait de la question qui étudiera les témoignages avec le plus grand soin et rendra son verdict — d'absolution ou de condamnation — en toute sérénité. La question sera close alors, des flots d'encre auront été épargnés et, quelle que soit l'issue, notre pays y aura gagné en dignité. »*

Inutile de préciser que nous sommes, sur le fond du problème, entièrement de l'avis de notre correspondant.

Nous n'avons jamais fait que déplorer que cette affaire, qui relève de la justice, ait été portée sur le terrain de la polémique et de la pire de toutes : la polémique électorale.

M. Léon Hembert, de Courbevoie — et avec lui un certain nombre de nos lecteurs — placent leurs objections sur un tout autre plan : celui de la charité chrétienne. Et c'est en effet sur ce plan que nous entendions nous-mêmes fixer notre attitude. M. Hembert nous écrit :

« Si la charité chrétienne doit s'affirmer dans la vie courante, elle ne saurait s'appliquer à la politique, surtout dans un pays si dépravé qu'on y a tendance à tourner en dérision les plus pures intentions et à réserver son estime aux usagers du Système D. Sans cesser d'être loyal, il faut se garder de fournir des armes à l'adversaire, d'autant plus qu'il serait puéril de compter sur sa reconnaissance. Avec l'astuce qui le caractérise, il trouvera l'occasion de les retourner contre vous.

« Croyez bien que, dans une circonstance analogue, il s'abstiendrait d'agir vis-à-vis de vous avec la même franchise et la même générosité. »

Voilà bien le fond du problème. Nous n'avons soulevé la question « Marcel Paul » que pour avoir une occasion de porter, ici comme en d'autres occasions, un témoignage chrétien.

L'attitude prise en cette affaire par le « Courrier de la Mesnie » n'a, en effet, été dictée par aucun souci tactique. Et le naïf espoir d'obtenir la reconnaissance d'adversaires politiques — car il faut bien appeler de ce nom, non la masse des communistes, mais leurs principaux dirigeants — ne nous a pas effleurés.

Nous avons seulement voulu dire les choses telles qu'elles étaient parvenues à notre connaissance.

Nous pensons qu'il nous appartient, pour notre modeste part, de réintroduire la notion de charité et de vérité dans la politique. Et nous croyons que l'aveuglement n'est pas de notre côté, mais du côté de ceux qui estiment que l'on peut continuer indéfiniment à user de machiavélisme (encore est-ce peut-être insulter à la mémoire de Machiavel ?) et sortir cependant du cycle de catastrophes sociales, nationales et internationales sans cesse aggravées, où le monde moderne se trouve engagé.

L' « Affaire Marcel Paul » n'a fait que nous apporter l'occasion de cette mise au point. Peut-être aurions-nous pu en trouver d'autres. Le débat dont elle a été l'origine n'aura, du moins, pas été inutile, puisqu'il nous a permis de préciser notre pensée et d'affirmer notre indépendance.

UN AMBASSADEUR AMÉRICAIN DÉNONCE LE DANGER SOVIÉTIQUE

— Le nom de William Bullitt n'est pas inconnu chez nous. Il fut, en effet, ambassadeur à Paris avant de l'être à Moscou. Attaché, durant la guerre, au général de Lattre de Tassigny, il s'est fixé, à son retour aux Etats-Unis, un but essentiel : dénoncer le danger que représente, pour la Paix, la politique impérialiste de l'U.R.S.S.

— Au cours de son ambassade à Moscou, William Bullitt a eu tout le loisir d'étudier « de l'intérieur » un peuple dont les intentions ne sauraient laisser personne indifférent. C'est donc en toute connaissance de cause qu'il publie aujourd'hui un livre hardi, violent même, qui suscita immédiatement les plus vives polémiques dans la presse américaine. *The great globe itself* ne s'apparente en rien aux rapports diplomatiques, pondérés, sinon timorés qui sont de mode chez nous. C'est une œuvre de combat, mais dont chaque page, chaque proposition s'accompagne d'exemples et de chiffres d'une précision remarquable.

L'HERITAGE DU TSARISME

— Aux yeux de W. Bullitt, Staline n'a fait que reprendre à son compte les données éternelles de la politique russe et chacun des traits de son gouvernement constitue la suite implacablement logique du gouvernement tzariste.

— Ces traits caractéristiques sont au nombre de quatre :

a) **La suspicion.**

L'histoire de la Russie est l'une des plus tragiques du monde. Pays aux frontières mal définies, sans défenses naturelles, la Russie n'a connu qu'une longue suite d'invasions, de guerres, d'esclavages. Jamais elle n'a connu la paix véritable. « A la rude école de l'expérience, elle a appris à considérer tout étranger comme un homme qui cherche à vous tuer pour s'emparer de votre terre ». Les Russes ont été contraints, par les horreurs de leur histoire, à devenir le peuple le plus soupçonneux de la terre.

b) **Le despotisme et le messianisme.**

Les Russes n'ont jamais su ce que c'est que « vivre dans une liberté ordonnée ». Ils ne se sont tirés de l'esclavage que pour de brèves périodes d'anarchie. Aussi, « depuis les Mongols jusqu'à nos jours, les Russes ont-ils pris l'habitude de vivre dans un état totalitaire, sous la tyrannie d'un dictateur absolu ».

c) **La police secrète.**

Ainsi, après deux siècles de domination mongole, se firent jour deux coutumes russes qui constituent encore deux forces vitales de l'Union Soviétique :

l'idée qu'il est naturel de vivre sous une dictature totalitaire,

l'idée que Moscou est destinée à dominer et à sauver le Monde.

— Ivan le Terrible (1547-1584) introduisit une troisième idée, incarnée dans une institution particulière qui n'a pas cessé d'exister jusqu'à nos jours : la police politique secrète.

— Cette police secrète, « le gouvernement soviétique en accrut le pouvoir dans des proportions dignes d'un super-Ivan le Terrible ». « Elle éleva l'espionnage à la hauteur d'un art, massacra hommes, femmes et enfants par millions et fit de la crainte le sentiment dominant de la vie russe. La Gestapo hitlérienne fut organisée sur le modèle de la GPU soviétique. Ivan le Terrible, regardé pendant des siècles comme l'incarnation du mal par les Russes de toute classe, ses historiens dociles commencèrent à le glorifier et, après la grande épuration stalinienne de 1936-38, les jeunes Russes apprennent maintenant qu'il fut l'un des plus nobles chefs du peuple russe ».

d) **Les plans quinquennaux.**

— Si Staline hérita d'Ivan le Terrible les traditions de police secrète et d'impérialisme qu'il a conduites à leur point le plus extrême, c'est à Pierre-le-Grand qu'il emprunta, selon William Bullitt, l'idée de plans progressifs destinés à faire de la Russie un grand Etat moderne. Les plans de Pierre-le-Grand furent les précurseurs des plans quinquennaux de Staline. Et Pierre-le-Grand, comme Staline, les imposa à ses sujets récalcitrants par la force la plus brutale. Pierre introduisit certaines industries, modernisa l'armée et réussi à créer la première marine russe. Comme lui, Staline est devenu « un apôtre de la civilisation, avec le knout en mains ».

Et William Bullitt conclut ce premier exposé par cette phrase, sévère à l'égard de la politique anglo-saxonne :

« Nous les avons sauvés de nos ennemis; et pourtant, nous n'avons encore fait aucune tentative sérieuse pour les sauver de nos amis russes qui ont tout de même signé la Charte de l'Atlantique... »

LA POLITIQUE INTERIEURE DES SOVIETS

— William Bullitt, après avoir longuement étudié les événements qui marquèrent la prise du pouvoir par les Bolcheviks, insiste sur la stupeur qui s'empara du peuple russe lorsqu'il vit s'établir, non pas la « dictature du prolétariat », mais « une dictature exercée sur le prolétariat — et sur tous les êtres vivant de l'Empire Russe — par le chef du parti communiste. »

La guerre est-elle vraiment inévitable ?

— William Bullitt ne le croit pas.

Dans l'immédiat, l'U.R.S.S. doit d'abord consolider son pouvoir dans les territoires qu'elle contrôle; multiplier la puissance de ses « cinquièmes colonnes » à l'étranger, reconstruire son économie de guerre, et s'assurer la possession des armes atomiques. Elle ne peut donc entrer immédiatement en conflit armé avec les Etats-Unis.

— Toute politique d'apaisement vis-à-vis du gouvernement soviétique conduirait sûrement à la guerre. Mais la politique soviétique étant fondée uniquement sur des considérations d'ordre militaire, il est non moins certain que Staline, comme Lénine, reculera s'il a à faire face à des forces supérieures aux siennes.

— La conclusion de William Bullitt est donc simple, aussi simple que la politique soviétique :

« L'usage le plus légitime de la force, c'est de gagner du temps pour permettre l'extension des idées morales. Cela prendra quelque temps avant que ces idées morales ne pénètrent en Union soviétique. Il n'y a pas d'autre façon, actuellement, d'empêcher l'Union soviétique de conquérir les nations non communistes que de la maintenir constamment en présence de forces supérieures aux siennes. »

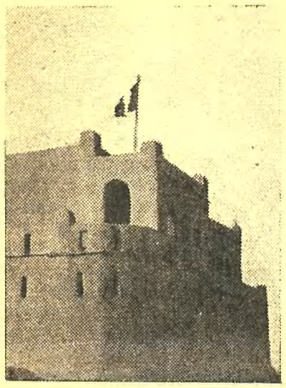
— Tel est l'essentiel de cet ouvrage qui n'a pas manqué de susciter en Amérique un intérêt d'autant plus grand que la personnalité de M. Bullitt y est plus estimée. Il n'était pas inutile d'en présenter les conclusions, si pessimistes soient-elles, aux Français qui n'ont pas coutume d'entendre un langage aussi net. Puissent-ils en comprendre la portée.

FRANÇOIS CHATEL.

NOTES DE VOYAGE AU SÉNÉGAL ET EN MAURITANIE

(*Suite*)

Entre Kayes et Kiffa, 1 et 2 décembre.



Le Fort de Boutilimit (Cercle du Trarza).

La nuit est tombée. Depuis deux heures nous avons quitté le dernier village *sarakolé ;* devant nous, c'est la mare et le petit village de Garella qui nous attendent.

Le camion, chargé au maximum, peine et gémit. Moussa est un excellent chauffeur de brousse, mais la piste, fraîchement refaite après le dernier hivernage, est molle et traîtresse malgré le paillage. Le sol monte légèrement. Nos phares font jaillir de l'ombre, les uns après les autres, les piquets écorchés qui balisent le chemin. Le camion roule à peine en troisième : le chant des pistons monte et descend... : « Nous faisons tout ce que nous pouvons, change bien vite tes vitesses, Moussa..., choisis bien ton terrain..., la piste n'est pas bonne, pourquoi y restes-tu ? Sur les côtés, le sol est tapissé de *cram-cram*, les roues enfonceront moins. Aie pitié de nous, Moussa. » Un coup de volant ; on écrase deux ou trois balises et l'on se promène à la lueur des phares parmi les épineux qui prennent des allures de forêt... Le chant s'élève : « Merci, Moussa... » On somnole, on fume, on lâche trois mots du bout des lèvres. Moussa est crispé : devant les roues, une dune au tapis végétal trop clairsemé ; quelques brindilles mortes grignotées sans doute par les termites... et le chant baisse, baisse. « Moussa, ça va mal ! », murmurent les pistons essoufflés. Et le chauffeur docile descend en seconde, puis met le démultiplicateur, descend en première. On a mal au moteur comme Mme de Sévigné avait mal à la poitrine de sa fille. Alors on saute en bas ; mes pieds nus à la peau encore tendre piétinent les *cram-cram* qui me font danser ; on pouse tant qu'on peut ; le chant du moteur est bien lugubre, il gémit et pleure. Le sable est mouvant, pulvérulent, gluant. Le haut de la dune est encore à 50 mètres. « Jamais nous n'y arriverons », murmurent les pistons qui continuent bravement leur travail. Et puis, tout à coup, l'arrière s'enfonce. Moussa accélère nerveusement, les roues labourent cette poussière qui semble les boire ; et puis tout le châssis se met à danser, à hoqueter sur place : « Non vraiment, on n'en peut plus... on va s'arrêter... toc, toc, toc... toc... fini ! Laisse-nous nous reposer ! »

Eh bien, moi aussi, même en maniant paille et pelle, je me détends peu à peu maintenant.

Immobiles, les phares guettent le ciel ; un chacal passe là-bas ; ses yeux verts plongent sur ce monstre et ces gens qui s'agitent...

Campement d'Othman ould Bakar, chef des Ouled Naceur, 19 décembre.

Je suis parti ce matin d'Aioun-el-Atrous avec un interprète *beidane* et un partisan : première tournée à chameau : il y a de quoi être ému. Comment ça va-t-il marcher ? Surtout, ne pas perdre la face ! Mes compagnons savent que je suis un novice, que je peux me permettre des erreurs, mais pour moi, je ne me pardonnerais pas un gémissement. Le chameau est bon, mais la *rahala* aimablement prêtée est un peu étroite. Bah ! on verra. Tout à l'heure, j'ai pu me tirer d'un départ au grand galop qui me promenait là-haut entre bosse et ciel, fort inquiet de mes côtes. Allah fut miséricordieux et ma monture s'est enfin calmée (elle voulait certainement me mystifier comme aussi peut-être le partisan qui l'a choisie dans le troupeau : un « *nasrani* » débutant, ça se brime nécessairement, c'est dans la bonne tradition).

Je n'ai connu ni « mal de mer » ni vertige, mais simplement de grosses ecchymoses et une violente courbature ; ma jambe droite, frottant sur l'encolure tondue de frais du chameau, est pelée et rougeâtre : imaginez aussi qu'on vous frotte le mollet pendant deux heures avec une brosse à dents ?

Un campement *beidane*, quel que soit le clairsemé des épineux, ne se voit guère que lorsqu'on y entre. Mais auparavant, les sentiers sinueux du bétail, les bouses de vaches et autres signatures animales, le bruit des pilons, tout cela vous annonce la présence des nomades. Je somnole, les hanches endolories, lorsque des coups de mousquetons, les *boum-boum* du grand tambour tribal et les *iou-iou* des femmes me contraignent à prendre une attitude plus martiale : nous y sommes.

Pendant une heure, toutes politesses dehors, je suis saturé de danses, de chants, de dattes au beurre et de tasses de thé.

L'après-midi est réservée au travail : leçons de choses les plus diverses : depuis le tissage de ces lourdes bandes de laine de chameau et de poils de moutons noirs (*flij*) avec lesquelles on fait la tente, jusqu'à la manière de cuire le beurre ou de traire les chamelles. Le soir nous retrouve sous ma tente, accroupis sur une couverture de peaux de moutons noirs, sirotant les trois tasses de thé obligées (il n'y a rien de tel pour couper l'appétit...) et discutant de pâturages et de puits salés.

Et le soir, sur le *tarha* rembourré de couvertures et de fourrures, une grande calebasse de lait de chamelle à mon côté, je m'endors en offrant au Seigneur le repas qu'une légion de poux fait à mes dépens...

Boumdeit, entre Kiffa et Tijikja, le 8 janvier.

On m'a dit à Kiffa : « Passez à Boumdeit, cela vaut la peine. » J'ai donc laissé à l'Est Tamchakett pour me diriger droit sur le Nord jusqu'au pied de la falaise gréseuse du Tagant, au S.-E. de l'Haceira. Il fait un beau temps d'hiver : un ciel clair, des nuits fraîches, un soleil très supportable. La fatigue du chameau disparaît vite et l'on peut jouir pleinement du paysage. Boumdeit est le centre d'une confrérie religieuse islamique fondée et dirigée depuis 12 ans par un ancien grand nomade chamelier, le Cheikh Abdallahi ould Ada. Curieux homme que ce marabout appartenant à la tribu la plus vagabonde du Hodh, et maintenant sédentaire et cultivateur. Le village de *banco*, entouré d'une « zone » de tentes rapiécées et de cabanes de paille croulantes domine de la hauteur d'une dune de sable vif une grande étendue légèrement déprimée, plaine d'épandage de cinq oueds venant de la falaise qu'ils ont profondément entaillée. Du flanc Est de la dune, à mes pieds une levée de terre de 1.500 mètres forme barrage. C'est grâce à l'eau qu'elle emprisonne d'août à janvier, que la communauté peut vivre. Le Cheikh me montre le détail de ses cultures : pastèques dont on n'utilise que la graine oléagineuse, mils de diverses sortes, orge, blé dur qu'il a grand peine à protéger des termites qui attaquent les racines... Et tout cela pousse apparemment dans du sable. Que de barrages ne pourrait-on ainsi construire en améliorant un peu la technique beidane, avec de la main-d'œuvre et du ciment; mais l'on préfère s'occuper en haut lieu des bulletins de vote...

Rosso. — Un bœuf porteur chargé d'une tente pliée et de ses deux montants.

La prospérité ne semble pas avoir influencé le mode de vie ascétique du Cheikh Abdallahi et de ses télamides : lui-même est vêtu de haillons et sa maigreur me confirme le jeûne perpétuel (il ne prend quelque nourriture que la nuit) et son abstinence de viande, de lait et de thé dont m'a parlé l'interprète.

La nuit venue, dans la petite case réservée aux européens de passage, le sommeil me prend au rythme de l'invocation salvatrice, brodant — blanc sur noir — le silence général des gens et des bêtes : « *La ilaha ill Allah* » : il n'y a pas d'autre dieu que Dieu...

Mederdra, 21 mars.

Me voici presqu'au terme de mon premier circuit mauritanien : Tijikja, Moudjeria, Aleg, Boghé, Boutilimit en ont marqué les grandes étapes. Au Tagant rocheux, pays des barrages et des palmeraies, mais aussi des vallées encaissées étouffant sous leur épais manteau de sable, ont succédé la poussière grise et les affleurements de quartz laiteux de l'Aftout redouté des chameaux. Plus à l'Ouest, le Brakna, plat comme une table, dont la monotonie peut aussi bien rendre malade de lassitude que saouler d'espace. Ici, c'est le Trarza, le pays des dunes de l'Ouest, celui des guerriers ruinés et des marabouts enrichis, le pays des Quatre verres de thé.

Le Résident est charmant, amoureux de son métier, nomade parmi les nomades. Nous avons fait quelques tournées ensemble, nous avons eu soif : et rien

Tente du chef des Ouled naçeurs. Aïoun-el-Atrouss

ne peut tisser de plus solides liens d'une bonne et durable camaraderie.

Je pense ce soir à ces administrateurs de brousse dont une certaine mode veut qu'on dise pis que pendre. Des journalistes-touristes, des députés en quête d'effets, des gens qui n'ont jamais quitté leur fauteuil nous parlent de leur « despotisme », de leur vie facile et débauchée, de leur esprit rétrograde, de leur partialité... que sais-je ? Je dis tout net ce que je pense après avoir, bien incomplètement, vécu leur vie et en avoir été témoin pendant près d'un an.

Mettons à part de rarissimes individus qui pourraient mériter *réellement* ces reproches (je n'en ai pas vu pour ma part). Tenons compte du fait que certains sont très jeunes et encore « en rodage ». Je reparlerai de cela. Essayons de nous représenter l'un de ces « esclavagistes » de l'Administration, boucs émissaires de tous les grincements de la machine coloniale.

Seul très souvent pendant des mois entiers, isolé par les pluies, les oueds en crue, parfois sans radio, sans téléphone; seul à 100, 200 kms du poste voisin; seul avec le train-train des audiences quotidiennes où il est toujours question de vaches, de chameaux, de femmes en rupture de tente ou de case; seul devant ses distributions fastidieuses de bons de thé, de sucre, de mil ou de tissus; seul avec le paludisme qui se réveille en hiver après 15 jours de chameau ou de cheval... seul devant les papiers impératifs ou les télégrammes surchiffrés du Chef-lieu, *seul*, ou *seuls*, quand ils sont deux, et cela nuit et jour... (*A suivre*).

François DE LA ROUTE.

BOSSUET CONTR

« Je ne fais que gémir sur l'Angleterre », *écrivait Bossuet à l'abbé Perraudot, le 22 décembre 1688. Il y avait de quoi ! Ces gémissements étaient prophétiques, et l'écho de cette voix, à travers le funeste héritage de deux siècles d'agonie, nous parvient, à nous qui gémissons sur la France, comme une cruelle alarme. L'Angleterre fait sa révolution, la deuxième, et Guillaume d'Orange, prince calviniste et hostile à Louis XIV, mendie au Parlement britannique une couronne que Dieu lui refuserait. Tandis que John Locke complote son « Essai sur le gouvernement civil » où il s'apprête à saper les bases de l'autorité, le pasteur Jurieu, réfugié, soutient que la souveraineté réside dans le peuple et invective Bossuet au nom du libre-examen. Le monde contemporain est déjà en puissance dans ces dernières années du Grand Siècle : l'Histoire, comme essoufflée d'être montée si haut, s'arrête un peu, écoute le dialogue entre l'évêque et le pasteur, le conflit entre l'Autorité et la Liberté, refuse la conciliation et se précipite à l'âge des émeutes.*

On serait tenté d'accorder à l'année 1789 le privilège assez triste d'avoir inauguré l'ère de nos misères. A la vérité, elle fit beaucoup de tapage, ce qui lui valut une solide réputation d'événement historique ; mais elle ne fut guère que l'exécution d'un crime prémédité depuis un siècle par une coteuse association de malfaiteurs intellectuels. L'Angleterre avait frayé les voies de « l'affranchissement ». Les philosophes ou prétendus tels, reniant les traditions d'un passé qu'ils s'accordaient pourtant à trouver glorieux, jouissant d'une tranquillité exceptionnelle sous des souverains révérés tyranniques, se mirent à exalter béatement les bienfaits de la monarchie à l'anglaise. Nos voisins d'outre-Manche furent l'exemple que nous avons suivi (et dépassé) et Bossuet fut clairvoyant qui dénonça le péril. Il savait quel danger il y avait à mettre en question l'autorité des princes, le fondement des sociétés, la vérité des traditions, lui qui s'était écrié dans l'Oraison funèbre d'Henriette-Marie de France : « Quand une fois on a trouvé le moyen de prendre la multitude par l'appât de la liberté, elle suit en aveugle, pourvu qu'elle en entende seulement le nom. » *Poignante tragédie que cette destinée d'un homme en qui s'incarnait la vérité d'une religion et d'une institution, l'éclat d'un siècle, la gloire d'une civilisation, d'un homme qui fut constamment sur la brèche pour dénoncer l'hérésie et la révolte, qui mourut les armes à la main pour ne pas voir ses adversaires assurer leur triomphe, mais dont le message se perdit dans le hallali du « siècle des lumières » ! Avait-il conscience de sa solitude et de la vanité de ses luttes, lui que hantait l'oppression de ce néant qu'est la vie des créatures :* « Si je jette la vue devant moi, quel espace infini où je ne suis pas ! Si je la retourne en arrière, quelle suite effroyable où je ne suis plus ! Et que j'occupe peu de place dans cet abîme immense du temps ! Je ne suis rien: un si petit intervalle n'est pas capable de se distinguer du néant; on ne m'a envoyé que pour faire nombre : encore n'avait-on que faire de moi, et la pièce n'en aurait pas été moins jouée quand je serais demeuré derrière le théâtre. » *Oui, la pièce fut jouée, mais après son départ. Et elle ne fut pas drôle.*

♣

Le Grand Siècle ne fut pas exclusivement celui de la Raison. Bien des époques après lui se sont réclamées d'elle qui pourtant ne témoignèrent pas d'un même état d'esprit. Les filiations, il est vrai, ont parfois des cheminements imprévus et si certains auteurs avaient pu deviner quelle cause leurs méditations serviraient un jour, ils se seraient abstenus de les transmettre à la postérité. Lorsque Bossuet, quoique cartésien, décelait chez Malebranche les déviations coupables du disciple de talent, il faisait preuve d'une rare clairvoyance, mais supposait-il que la pensée du maître serait exploitée en 1946 par un marxiste en mal de généalogie ? Nous pourrions rappeler à M. Thorez dont le discours sur Descartes fut, en son temps, une véritable trouvaille critique, cette phrase de Bossuet : « Je vois un grand combat se préparer contre l'Eglise sous le nom de philosophie cartésienne. Je vois naître de son sein et de ses principes, à mon avis mal entendus, plus d'une hérésie. » *Aussi bien ce mot de* « Raison » *que revendiquent bien des systèmes philosophiques contradictoires peut-il faire naître des équivoques et il vaut mieux dire pour caractériser le siècle de Louis XIV et de Bossuet qu'il fut le siècle de l'obéissance.*

Et qu'on n'aille pas prétendre surtout qu'il fallait bien obéir, hélas! si l'on ne voulait pas attirer sur soi les foudres du tyran! Cette obéissance ne répond pas à de la contrainte. Elle est l'adhésion spontanée de l'esprit à une règle que le bon sens, lequel était « la chose du monde la mieux partagée », *comme on sait, tenait pour universelle. Les impulsions du cœur n'étaient pas refoulées, mais il se trouvait que les convictions intimes de chacun, dictées par un goût de l'ordre et de la mesure particulièrement vif, coïncidaient avec l'universel. Cet âge de l'obéissance aux règles fut celui de la certitude. Comment aurait-on douté, alors que du doute lui-même, envisagé avec astuce, naissaient les vérités les plus élémentaires et les plus hautes, les convictions les mieux assurées ? Quel équilibre des facultés puisait-on dans ce Livre où tout était si clair, où tout semblait écrit pour une explication impossible à contester ! La vie et la société, les destins de l'âme et ceux du corps s'inscrivaient dans le temps comme un jardin de Le Nôtre où tout s'organisait pour le plus grand plaisir des yeux et la plus haute joie de l'esprit! Ah! combien les vertus de la certitude et les bienfaits de l'obéissance aux règles éternelles apparaissaient avec éclat lorsque l'on assistait aux déchirements dont* « les variations des églises protestantes » *étaient l'occasion! Le libre examen n'était-il pas né que déjà l'inquiétude gagnait les cœurs et que le trouble se propageait avec une rapidité et une fatalité auxquelles la main de la Providence n'était pas étrangère! Devant ces schismatiques et ces exégètes, devant ces Jurieu et ces Spinoza, devant ces empiètements sournois à la certitude qui viennent pousser comme des herbes folles dans les allées du parc, hors des pelouses, Bossuet se dresse prêt à condamner et s'écrie :* « L'hérétique est celui qui a une opinion. » *Partout cependant l'assaut est donné contre le règne des évidences, le règne de l'Eglise et le règne de Louis XIV; les hérésies se multiplient; l'inquiétude envahit les esprits et l'on révoque en doute les évidences les plus grossières. A cette tranquillité empreinte de douceur hellénique se substitue la nervosité contemporaine. Le sourire ionien d'une civilisation puissamment équilibrée fait place au rictus voltairien et au ricanement des assemblées révolutionnaires. Devant un monde dissocié par la critique, l'homme se demande comment reconstruire ce qu'il ne comprend plus et cette crispation de la pensée depuis l'abîme pascalien vient aboutir à l'angoisse des existentialistes.*

Sans doute serait-il naïf de vouloir ignorer la complexité des problèmes sociaux et politiques qui se posent à notre époque désorientée, mais nous devons justement éviter de céder à cette infernale perversion que Bossuet appelait « l'intempérance de l'esprit ».

♣

Ce ne fut pas un des moindres mérites de Bossuet que d'offrir a la méditation du Dauphin les sages enseignements politiques exprimés tout au long de l'Ecriture Sainte. Qu'à travers David ou l'Ecclésiaste, ce soit Bossuet qui parle, peu importe! L'essentiel, c'est qu'il parle de la même façon, prouvant par là que les grands principes ne changent pas.

La cellule fondamentale de toute société normalement constituée est la famille. « L'empire paternel » *est le plus naturel et le premier qui s'impose à l'homme.* « Tout le monde donc commence par des monarchies et presque tout le monde s'y est conservé comme dans l'état le plus naturel. » « Les hommes naissent tous sujets : et l'empire paternel qui les accoutume à obéir, les accoutume en même temps à n'avoir qu'un chef. » *Le nature, ici comme ailleurs, demeure notre guide, car elle est la Providence même et par conséquent trouve sa force dans son fondement surnaturel. Comme des penseurs récents l'ont encore montré, la monarchie est une* « famille de familles ». *La théorie de la* « famille-chef » *n'est pas tant un thème sentimental que l'expression d'une réalité sociale authentique.* « Il est naturel que quand les familles auront à s'unir pour former un corps d'Etat, elles se rangent comme d'elles-mêmes au gouvernement qui leur est propre. Quand on forme les Etats, on cherche à s'unir et jamais on n'est plus uni que sous un seul chef. Jamais aussi on n'est plus fort, parce que tout va en concours. » *En somme, le choix d'un régime est une question de vie ou de mort. Le régime politique s'impose par son efficacité intrinsèque à notre instinct de conservation. Une société qui veut vivre s'en remet tôt ou tard à un chef : il s'agit de savoir si la monarchie prévaudra par une libre adhésion des sujets ou par le poids de nécessités douloureuses.* « Il vaut mieux, *selon Bossuet,* qu'elle soit établie d'abord et avec douceur; parce que [*ce régime*] est trop violent quand il gagne le dessus par la force ouverte. » *Peut-on être plus clairvoyant ? L'histoire de toutes les dictatures tient dans ces quelques mots.*

Mais quand ou aura affirmé l'utilité sociale de la monarchie, on n'aura pas épuisé tous les problèmes. Encore faudrait-il se demander quelle sera la vocation du chef. Elle sera héréditaire, car la meilleure monarchie « est la successive ou héréditaire, surtout quand elle va de mâle en mâle et d'aîné en aîné. » *Nous avons bien de la peine aujourd'hui, avec toute notre science et grâce à elle, à admettre que les destinées d'un Etat soient abandonnées au caprice de la naissance; nous préférons le caprice des multitudes parlementaires. Rien ne blesse plus la raison; on trouve au fond d'une telle institution un défi à la sagesse des*

RE LES HÉRÉSIES

peuples civilisés. Un roi, passe encore! Mais un roi héréditaire, voilà qui est inconcevable! Symptôme flagrant de « l'intempérance de l'esprit »! *On a tout simplement oublié que si la Raison ne pouvait trouver son compte, la force, la dignité, l'indépendance et la vie d'une nation y ont toujours trouvé le leur; avouons que notre raison aurait mauvaise grâce à ne pas se consoler!*

Ce gouvernement « est le plus naturel et il se perpétue de lui-même. Rien n'est plus durable qu'un Etat qui dure et se perpétue par les mêmes causes qui font durer l'univers et qui perpétuent le genre humain. » « Point de brigues, point de cabales dans un Etat pour se faire un roi, la nature en a fait un : le mort, disons-nous, saisit le vif, et le roi ne meurt jamais. Le gouvernement est le meilleur qui est le plus éloigné de l'anarchie. A une chose aussi nécessaire que le gouvernement parmi les hommes, il faut donner les principes les plus aisés, et l'ordre qui roule le mieux tout seul. »

Combien de pénibles interrègnes nous eussent été épargnés si nous avions eu l'honnêteté de suivre « la loi d'Adam »! *Quelle majesté l'Etat n'aurait-il pas trouvée dans cette indissoluble continuité d'une succession automatique! Sans doute aurions-nous ainsi évité l'écueil du totalitarisme, car, de toute évidence, l'Etat n'étant plus maître du temps cherche à reconquérir sur l'espace une dignité perdue avec la royauté. L'Etat veut être omnipotent parce qu'il sent crouler ses assises. Devant renoncer à être fort longtemps, il cherche à être fort partout. La monarchie héréditaire est un des termes de ce grave conflit qui déchire la notion d'Etat : l'expérience prouve qu'elle peut seule apporter une solution au débat dont la collectivité publique et l'individu font tour à tour les frais; dans cette oscillation permanente entre l'anarchie et le totalitarisme à laquelle obéit depuis plus d'un siècle le pendule de la politique.*

Bossuet, ce farouche docteur, ce maître du désintéressement, ne dédaigne pas le réalisme des arguments utilitaires. Il sait bien que les hommes ne sont pas naturellement vertueux, et il n'a pas l'hypocrisie de bien des hérétiques d'accorder aux âmes une aveugle confiance. Rien n'est plus maladroit que de vouloir dissocier l'intérêt de la bonne volonté; sans doute, l'abnégation est un idéal auquel chacun doit tendre, mais ayons la pudeur de reconnaître qu'il n'est pas tellement répandu, même parmi les chefs d'Etat. Le meilleur gouvernement sera donc celui qui permettra la rencontre opportune entre l'intérêt du prince et l'intérêt de l'Etat; or, la monarchie héréditaire est bien le gouvernement « qui intéresse le plus à la conservation de l'Etat les puissances qui les construisent. Le prince qui travaille pour son Etat, travaille pour ses enfants; et l'amour qu'il a pour son royaume, confondu avec celui qu'il a pour sa famille, lui devient naturel ».

Pénétré par une haute idée de la justice, Bossuet se garde bien d'ailleurs de revendiquer pour le Roi cet insolent affranchissement des lois morales dont bien des Machiavel s'étaient faits les champions.

Rien n'est plus éclatant que la majestueuse auréole dont il ceint le front des monarques. « Le trône royal, *dit-il*, est le trône de Dieu même... » « Le titre de christ est donné aux rois; et on les voit partout appelés les christs ou les oints du Seigneur. » *Nous sommes confondus et nous nous demandons si cette dignité sacro-sainte ne va pas justifier le plus odieux des arbitraires. Que non pas! Cette auréole est un fardeau car elle comporte un revers redoutable. Si la magnificence royale nous étourdit un peu, les charges dont elle n'est que la contrepartie sont tracées avec une rigueur impitoyable.* « Leur puissance venant d'en haut, ainsi qu'il a été dit, ils ne doivent pas croire qu'ils en soient les maîtres pour en user à leur gré; mais ils doivent s'en servir avec crainte et retenue, comme d'une chose qui vient de Dieu et dont Dieu leur demandera compte... » « A ceux qui commandent est réservé le châtiment le plus dur. On aura pitié des petits et des faibles; mais les puissants seront puissamment tourmentés. » *On ne saurait s'exprimer plus clairement!*

« Dieu qui a formé tous les hommes d'une même terre pour le corps et a mis également dans leur âme son visage et sa ressemblance, n'a pas établi entre eux tant de distinctions pour faire d'un côté des orgueilleux et de l'autre des esclaves et des misérables. Il n'a fait des grands que pour protéger les petits; il n'a donné sa puissance aux rois que pour procurer le bien public et pour être le support du peuple. » *Ces maximes magnifiques par la pensée qui les anime autant que par le style qui les traduit font grâce de bien des caricatures. On n'y trouve pas seulement l'inépuisable générosité d'un homme qui proclamait* « l'éminente dignité des pauvres » (*que nos démocrates populaires et nos socialistes marxistes nous semblent falots!*), *on y trouve l'expression de notre tradition royale faite de raison et de charité, de bienveillance et de fermeté, de majesté et de mesure. Bossuet, enseignez-nous encore à aimer!*

♣

La mise en œuvre de la justice implique en la personne du prince une souveraine indépendance. Si l'on veut gouverner pour le peuple, on ne saurait obéir aveuglément aux impulsions de la foule « S'il y a dans un Etat quelque autorité capable d'arrêter le cours de la puissance publique et de l'embarrasser dans son exercice, personne n'est en sûreté » *et* « la crainte de fâcher poussée trop avant dégénère en une faiblesse criminelle. » *L'autorité, pour être féconde, c'est-à-dire distribuer à chacun les privilèges auxquels il a droit et les devoirs qui lui incombent, naît par les sommets et se répand en degrés successifs du haut en bas de la hiérarchie universelle. C'est une hérésie de croire que la souveraineté réside dans le peuple; aussi bien est-ce un hérétique qui prétendait trouver dans les masses la source historique et théorique de tous les pouvoirs.*

C'est en vain que Jurieu invoque aux origines du gouvernement une prétendue liberté de décision, un hypothétique libre-choix de la part du peuple. Bossuet a beau jeu de démontrer que l'état de nature est une anarchie, c'est-à-dire « *une liberté farouche et sauvage où chacun peut tout prétendre et en même temps tout contester; où tous sont en garde et par conséquent en guerre continuelle contre tous; où la raison ne peut rien, parce que chacun appelle raison la passion qui le transporte; où le droit même de la nature demeure sans force, puisque la raison n'en a point; où par conséquent il n'y a ni propriété, ni domaine, ni bien, ni repos assuré, ni à vrai dire aucun droit, si ce n'est celui du plus fort : encore ne sait-on jamais qui l'est, puisque chacun tour à tour peut le devenir, selon que les passions feront conjurer ensemble plus ou moins de gens* ».

On a rarement rencontré sous la plume d'un écrivain politique des remarques aussi pertinentes, dans leur saisissante concision, sur les méfaits de la souveraineté populaire. Une distinction capitale s'impose alors à l'esprit entre le peuple, communauté organique groupée au sein d'un Etat, et la masse incohérente des individus isolés; pour avoir méprisé cette élémentaire précision dans les termes, on a confondu sous le même vocable de « démocratie » *deux institutions réellement incompatibles : le gouvernement par le peuple et le gouvernement pour le peuple. Une brève analyse met en évidence la contradiction. Postuler une souveraineté dans l'état de nature, et par conséquent dans la multitude, c'est postuler un gouvernement avant tout gouvernement.* « Loin que le peuple en cet état soit souverain, il n'y a même pas de peuple en cet état. Il peut bien y avoir des familles, et encore mal gouvernées et mal assurées; il peut bien y avoir une troupe, un amas de monde, une multitude confuse; mais il ne peut y avoir de peuple, parce qu'un peuple suppose déjà quelque chose qui réunisse quelque conduite réglée et quelque droit établi. »

Prétendre asseoir le pouvoir civil sur des bases aussi fragiles, c'est proclamer la primauté de la force; ce n'est pas par un malheureux hasard que l'essor du libéralisme politique nous préparait cet odieux déchaînement de force brutale dont nous sommes aujourd'hui les témoins et les victimes. « La multitude elle-même jusqu'à ce qu'elle ne se réduise à faire un peuple réglé, n'a d'autre droit que celui de la force. » *Les démagogues préparent aux masses qu'ils encensent des destins sévères! Le pasteur Jurieu a fait école et les termes dont Bossuet flétrit la démagogie n'ont rien perdu de leur actualité :* « Les flatteurs des peuples sont les flatteurs des tyrans et établissent la tyrannie : exemple de nos jours. » (*Et de nos jours, alors!*) « En parcourant toutes les histoires des usurpateurs, on les verra presque toujours flatteurs des peuples. C'est toujours ou leur liberté qu'on leur veut rendre, ou leur bien qu'on leur veut assurer, ou leur religion qu'on veut établir. Le peuple se laisse flatter et reçoit le joug... C'est ainsi que les Etats monarchiques se font des maîtres plus absolus que ceux qu'on leur fait quitter sous prétexte de les affranchir. » (*Cinquième avertissement aux protestants.*)

♣

« Sous prétexte de les affranchir », *était-il nécessaire de ravir aux hommes les entraves de la certitude pour les plonger dans la servitude vulgaire du désenchantement ? Qu'espéraient-ils, ces libérateurs, à secouer les chaînes de l'ordre établi et de la méthode ? Trouver quelque terre promise qui leur paraissait proche; mais ils s'aperçoivent finalement qu'ils tournent toujours sur eux-mêmes sans trouver ce qu'ils cherchent. Il leur faudra alors recourir au suicide collectif. Ou bien ils devront marcher la tête haute, comme Bossuet, dans un monde éclairé par en haut et où les ombres sont l'indispensable complément de la lumière. Au lieu de vouloir construire un ordre, ils construiront dans l'ordre, en se persuadant, selon l'Ecriture, que* « l'obéissance vaut mieux que le sacrifice ».

La leçon de Bossuet est, en définitive, une invitation à la sérénité, sérénité lucide et vigilante animée par la foi, sérénité des hommes dont la cause est juste et finira par s'imposer.

Jean-A. CARRIERE.

PANORAMA DE LA PRESSE JEUNE

UNE JUSTE REPARATION...

Cette fin d'été semble avoir été particulièrement propice aux congrès...

Nous avons eu le congrès du parti radical et celui du P.R.L., et la grande presse nous a abondamment tenus au courant des péripéties du congrès de la S.F.I.O... Mais la même grande presse n'a que très peu parlé du 1er congrès de l'U.J.R.F., ce qui a profondément vexé les jeunesses communistes.

Vous pensez bien qu'après le défilé de dimanche, Gavroche s'est précipité sur les journaux.

Eh bien / Il est servi !

Faut croire qu'une démonstration, comprenant de multiples chars et se développant au cœur de Paris, sur plusieurs kilomètres, ça n'attire pas l'attention de certains « journalistes ».

(AVANT-GARDE du 28-8-46.)

Aussi nous faisons-nous un devoir de réparer cette lacune ! ! ! En somme, c'est à la presse jeune à le faire.

Comme nous n'y assistions pas (le camp de la Mesnie était autrement attirant !), nous ne pourrons mieux faire, pour en parler, que d'emprunter quelques textes à l'organe officiel de l'U.J.R.F. :

D'abord, sur la « Marche vers l'Avenir », voici quelques compliments bien sentis. Il faut bien se les faire soi-même, n'est-ce pas ?

25 AOUT.

Cette journée anniversaire de la victoire du peuple parisien sur les Boches et les vendus était celle qui convenait le mieux à la jeunesse pour affirmer sa force, ses volontés et ses espérances.

La « Marche vers l'Avenir » a remporté un franc succès, malgré toutes les difficultés du moment. Elle est une nouvelle victoire de l'Union de la Jeunesse Républicaine de France.

Aucune autre organisation ne peut réussir à rassembler une telle masse de jeunes, accourus de tous les coins de notre beau pays.

Les centaines de milliers de Parisiens qui nous acclamaient, tout au long du parcours, malgré un temps peu clément, ont eu la révélation de la puissance de notre organisation.

Le premier Congrès national de l'Union de la Jeunesse Républicaine de France ne pouvait vraiment pas être ouvert d'une façon plus magnifique.

(AVANT-GARDE du 28-8-46.)

Il faut vous dire que la « Marche vers l'Avenir » était un défilé monstre organisé à travers Paris, de la République au Palais de Chaillot, et auquel participaient des militants habillés en soldats de l'an II et autres déguisements... Il n'est pas habituel de voir un congrès s'ouvrir par une mascarade, mais il fallait d'abord et avant tout donner une impression de « puissance », surtout à deux mois des élections... au cas où la presse ne parlerait pas des débats !... L'Avant-Garde ne dit pas qui a payé la note d'ailleurs, d'autant plus que la « Marche vers l'Avenir » s'est terminée par une fête de nuit avec feu d'artifice... mais l'U.J.R.F. est riche sans doute, très riche...

Sur le Congrès lui-même, voici quelques détails :

Les anciens qui suivirent nos travaux s'accordent à dire que peu de congrès peuvent être comparés au premier Congrès de l'Union de la Jeunesse Républicaine de France.

Tous ceux qui, à un titre quelconque, y participèrent en conserveront un souvenir inoubliable.

Il a été, en effet, le Congrès de la Jeunesse de France, de ce qu'il y a de meilleur en elle.

Exceptionnel par l'enthousiasme et l'ardeur qui y déferlèrent de bout en bout, il l'était également par sa discipline et son sérieux. Je ne me rappelle pas avoir jamais assisté à une assemblée aussi laborieuse que celle de ces 1.000 délégués âgés de 16 à 25 ans, soulenant sans presque souffler des journées de travail partagées entre les séances plénières, les réunions, les conférences et les commissions.

Et avec quelle liberté, des centaines d'entre eux participèrent aux débats, apportant le bilan de leurs réalisations, l'analyse de leurs faiblesses, leurs critiques constructives et leurs propositions.

Discussion admirable, animée mais toujours fraternelle qui démontre d'ailleurs la profonde unité de notre organisation constituée pourtant pas différents mouvements et par des jeunes représentant toutes les couches de notre peuple.

(AVANT-GARDE du 4-9-46.)

Il est en effet du plus haut intérêt de savoir que l'U.J.R.F. et les Jeunesses communistes sont deux choses différentes ! très différentes !

Notre unité se manifesta de la façon la plus éclatante au moment de l'élection des meilleurs à la Direction nationale, à l'heure des émouvants adieux à notre cher Raymond Guyot et par-dessus tout lorsque le Congrès debout, comme un seul homme, acclama les nobles et ardentes paroles de Maurice Thorez.

De fait, l'unité des multiples mouvements qui composent l'U.J.R.F. est significative !

D'autres, à la même heure, se chamaillaient et en étaient à rechercher les meilleurs moyens pour gagner la jeune génération. Faut-il être « révolutionnaires » ou éducatifs, prendre la défense des jeunes ou s'occuper d'organiser leurs loisirs se demandent encore ces gens-là ?

(Une « allusion » au congrès socialiste.)

De telles questions ne peuvent se poser dans une organisation qui sait ce qu'elle veut et où elle va.

Malgré le mutisme hargneux de la plupart des journaux, les assises de Clichy marqueront une étape dans la vie de la Jeunesse de France.

Nous n'en doutons pas.

Délégués, militants et militantes, répandons-nous partout, des grandes villes aux moindres hameaux, disons ce qu'a été notre beau Congrès.

Voilà qui est fait.

Il ne sera pas dit qu'aucun organe de la presse des jeunes n'aura parlé du Congrès, du « très beau congrès » de l'U.J.R.F.

Il importe, en effet, que nous soyons persuadés de la puissance des communistes sur tous les plans et particulièrement sur le plan jeune. Si l'Avant-Garde s'est donnée tant de mal pour impressionner ses lecteurs, c'est qu'elle est elle-même persuadée de cette puissance et qu'elle compte bien s'en servir. Il est bon que le jeunes royalistes le sachent.

De l' « Avant-Garde » du 11 septembre, page 2, nous extrayons cette petite phrase :

Quant à nous, il est une chose que nous ne ferons jamais, c'est manier l'insulte.

L'insulte, dit le proverbe, c'est l'argument de ceux qui n'en ont pas.

Il y a là deux choses différentes : une promesse pour l'avenir dont nous prenons bonne note ; pour le passé, une confession : L'Avant-Garde s'est souvent trouvée à court d'arguments !

UNITE ! UNITE OUVRIERE...

Dans notre numéro spécial de vacances, nous avons raconté la bien belle histoire du Front laïque et antifasciste de la jeunesse.

Cette fois-ci, nous essaierons de montrer quelques-unes des « réalisations » de ce front « unifié » tout pénétré de l'idée d'unité, de l'unité ouvrière.

Cédons plutôt la parole à l' « Avant-Garde » qui, sous le titre « Clair, obscur, chahut et Cie », donne un commentaire du Congrès du parti frère : le parti socialiste.

J'ai été au Congrès socialiste.

Quand on sort du Congrès de l'U.J.R.F., ça fait une drôle de différence !

A notre Congrès, à nous, quand quelqu'un parle, on l'écoute. Quelqu'un a dit, justement au Congrès socialiste, que c'était parce que nous n'étions pas démocrates.

M. Capocci a même ajouté « qu'il aimait mieux des jeunes anarchistes que des jeunes qui ont une botte de gendarme sur le ventre ».

C'est intéressant à voir les gens qui n'ont pas « une botte de gendarme sur le ventre ».

Par exemple, dans une séance présidée par M. Le Troquer, ex-premier gendarme de France.

◆

Au Congrès socialiste, quand quelqu'un parle, tout le monde bavarde en même temps. Ça fait un ensemble assez bruyant ! Mais, du moins, comme ça, chacun peut émettre son opinion !

◆

Vendredi, ça a été particulièrement passionnant. Le Congrès s'est « penché » sur les jeunes.

D'abord, un délégué, Berry, des Deux-Sèvres, est venu demander que le débat se limite à deux interventions, l'une pour, l'autre contre.

La proposition est adoptée.

Du coup, Rousseau, secrétaire national, refuse de prendre la parole devant cet « enterrement de débat ».

Daniel Mayer intervient pour assouplir ce conflit. On sait qu'il s'y connaît pour arrondir les angles.

Notre ami Brassart, lui, conclut son intervention en proclamant :

« C'est en retenant la masse des jeunes ouvriers que notre parti redeviendra le grand parti de la classe ouvrière. »

En retenant ?

◆

En mandatant leurs délégués pour repousser le rapport moral, en écartant la motion Philip parce que de droite, en approuvant la motion Mollet pour son apparence « gauche », les travailleurs socialistes voulaient l'unité d'action de la classe ouvrière.

Ils ont dû être drôlement surpris du résultat de ce Congrès ! Avec, après treize heures d'efforts, l'accouchement de cette motion Philmollipet !

Avec la rupture du Comité d'entente socialiste-communiste et l'abandon des principes fondamentaux du marxisme !

Allons, c'est sûr, nous n'avons, nous, pas de leçons de démocratie à recevoir !

Et donnons maintenant la parole à « Jeunesse », organe officiel des Jeunesses socialistes qui, dans son numéro du 26 septembre, nous parle du parti communiste.

« L'avenir, c'est la collaboration de la classe ouvrière et du patronat. » Ce n'est pas un vichyste, ce n'est pas un chrétien social qui a dit cela, c'est simplement le ministre du Travail Ambroise Croizat, ex-secrétaire de la Fédération des métaux, membre du Comité central du parti communiste.

La politique réaliste mène à tout, même à la collaboration de classe. Il est vrai que nous, socialistes, nous ne comprenons pas. Quand nous demandons l'abolition de l'exploitation de l'homme par l'homme, la prise du pouvoir par le peuple, nous sommes des... humanistes. Mais si nous reprochons au P.C. son « réalisme », alors nous sommes des diviseurs, des antiunitaires. C'est peut-être vrai que nous sommes pas pour l'unité quand il s'agit sous son couvert de renforcer la domination capitaliste.

Face à ce « Front », dont l' « unité » nous laisse rêveurs, les jeunes monarchistes, peu nombreux, mais ardents et conscients de la tâche qui les attend, sauront — eux — s'unir. Si, comme nous tenons à le souligner dans ce même numéro, ils diffèrent parfois dans leurs conceptions tactiques, il n'en reste pas moins fraternellement liés au service d'une même cause, d'une même doctrine, des mêmes principes souverains qui, par-dessus les événements et les hommes, les unissent à jamais pour le même combat.

Il était utile, sans doute, de le redire dans ces colonnes.

LE CINÉMA, *CET ART NOUVEAU*

CITIZEN KANE

« Tu voudrais que l'on te donne et tu n'as rien à donner. »

« Ne pars pas, tu ne peux pas ME faire cela. »

Ces deux phrases extraites du film pourraient lui être apposées en exergue ; elles résument à elles seules toute l'histoire de Charles Forster Kane, du *Citizen Kane*.

Pourquoi, après maints et maints journaux, le *Courrier de la Mesnie* s'empare-t-il à son tour de ce film pour répandre à son sujet quelques gouttes d'encre supplémentaires alors qu'on aurait pu facilement croire que tout avait déjà été dit ? Parce que sur un tel film tout ne sera jamais dit et qu'enfin la plupart des articles semblent ne pas en avoir compris sinon la technique, du moins, l'idée générale : la thèse.

Quotidiens, hebdomadaires ou journaux de cinéma n'ont vu dans *Citizen Kane* que « la vie d'un homme d'affaire américain » laissant ainsi croire que le film retraçait les débuts de tel ou tel businessman parti de rien et arrivant au pinacle à force de ruses, d'arrivisme, de cynisme et de brutalité.

Il n'en est rien.

Il y a beaucoup plus. Le film a, en réalité, une portée autrement vaste et profonde que ne lui en ont attribuée les journaux.

La famille Kane tient une auberge et à la mort de l'un de ses employés recueille de celui-ci les titres de propriété de terrains situés aux alentours. Quelques années plus tard, on s'aperçoit que les terrains contiennent de l'or et différentes banques signent avec la famille Kane un contrat leur donnant droit d'exploiter le gisement en échange d'une pension faite aux parents et d'une part importante des actions de la société réservée à leur fils Charles Forster Kane, alors âgé de 8 ans; ce dernier sera, de plus, élevé dans de grandes écoles pour lui permettre de bien remplir son rôle futur.

Et c'est ici que l'intrigue psychologique se noue, car, beaucoup plus qu'une histoire de « requins » de la Finance, ce film est essentiellement psychologique et parfois même philosophique dans son essence.

Charles Kane, habitué dès son jeune âge à un faste et à une vie plus qu'opulente, ne connaît d'autre volonté que la sienne puisqu'il est suffisamment riche pour acheter ce qui lui plaît ou qui pourrait lui résister. De plus, vivant en contact permanent avec les hommes d'affaires, son esprit acquiert une double formation : essentiellement utilitariste et égoïste puisqu'il n'est jamais question d'autre chose que de *lui*, *ses* affaires et leurs *rendements*, *ses* intérêts, *son* capital, *ses* bénéfices...

Nous sommes donc en présence non d'un homme odieux et révoltant par son matérialisme sordide et sa façon d'agir sans scrupule mais, au contraire, d'un homme suffisamment riche pour se passer de faire des bassesses et ingénument égoïste, personnel et autoritaire.

Cependant, si tous les désirs de cet homme sont comblés sur les plans matériel et spirituel, un domaine lui échappe et c'est, évidemment, vers celui-là que tendent tous ses efforts : domaine qui, hélas ! ne peut se monnayer : celui de l'affection sous ses formes les plus diverses, depuis la sympathie jusqu'à l'amour.

Cet égoïste, cet autoritaire se sent peu à peu pris d'un grand désir de philantropie : il voudrait conquérir la sympathie des masses de son pays. Pour cela un seul moyen : la presse... il achète donc un journal dans lequel il prend la défense des petits et des humbles contre telle ou telle oligarchie financière... dont il est pourtant le plus fort actionnaire. Il veut que la foule soit totalement mise au courant de l'état de choses existant (et non bernée, comme elle l'est, par les autres journaux, ses confrères).

Mais, et c'est là le point capital de la thèse, tous les efforts faits par Kane pour conquérir l'affection échouent complètement *car tout ce qu'il donne ne lui coûte rien.*

En amour, échec identique. Il peut couvrir ses deux femmes de bijoux, il peut faire construire à la deuxième un opéra pour lui permettre de s'y produire, il peut lui faire édifier le palais oriental de Xanadu pour qu'elle s'y repose avec lui, toutes ses tentatives sont viciées à la base ; en effet, c'est moins pour leur plaisir que pour son seul orgueil, son agrément *à lui* qu'il les veut bien parées, vivant luxueusement, et matériellement heureuses.

On se rend compte d'ailleurs, et principalement vers la fin de l'action, que cet homme ne comprend pas, ne réalise pas et cherche (sans le trouver) pourquoi ses deux femmes ne l'ont jamais aimé ou, tout au moins, ont fini par ne plus l'aimer; alors qu'en lui-même il est conscient de leur avoir donné tout ce qu'il lui était humainement possible... une seule chose ne se présente pas à son esprit : l'affection et les sacrifices qu'elle impose.

La colère qui le saisit, lorsque sa seconde femme le quitte et au cours de laquelle il brise tout ce qui a appartenu à sa compagne, prouve que son amour est limité à la résistance que l'on peut opposer à sa volonté. La seule chose qui fait tomber sa fureur, le seul objet qu'il ne brise pas est la boule de verre contenant une maison miniature recouverte de neige dont l'image évoque pour lui la seule époque heureuse de sa vie; heureuse parce qu'entourée de l'*affection* de ses parents où il jouait devant sa maison avec son traîneau « Rosebud ».

Rosebud et la boule de verre sont à la fois le « Sésame, ouvre-toi » du film et le symbole de l'idéal de bonheur jamais atteint pour cet homme. (Car c'est pour avoir la signification de ce mot mystérieux, dit en mourant par Ch.-F. Kane, qu'un reporter est envoyé en mission par son journal et que ses différentes visites, effectuées auprès des parents ou des amis du défunt, constituent le déroulement de l'ouvrage.)

Que dire à part cela des qualités techniques de *Citizen Kane* ?

Orson Welles, producteur, auteur, acteur du film, est un nouveau venu au cinéma. Il apporte des idées et des conceptions originales en flots, en foules, dans tout ce que ces deux mots peuvent avoir à la fois de quantitatif... et de désordonné; car il faut également le dire, Orson Welles gagnerait indiscutablement à discipliner, à coordonner, à laisser « décanter » ce bouillonnement, ce débordement d'imagination et de mouvement qui émaille son film.

O. Welles jongle avec les photos, les angles de prise de vue, les jeux de lumière, les gros plans, il bouleverse toutes les règles de la présentation, de l'exposition d'un ouvrage et de l'enchaînement des scènes, ce qui finit par donner à son film un rythme excessivement rapide, certes, mais très heurté, très saccadé et, répétons-le, assez désordonné en définitive.

On retrouve, en beaucoup plus hardi et en « américanisé » certains des éléments qui faisaient l'originalité des productions de Sacha Guitry, depuis « Remontons les Champs-Elysées » jusqu'à « Désirée Clary ».

Le dialogue vif, rapide, « concentré », sans longueur ni laïus inutile contribue encore à augmenter cette impression d'étourdissement que donne le reste de l'œuvre.

Lorsqu'on a vu *Citizen Kane*, il est des images qui, plusieurs jours après, s'imposent encore à votre esprit comme de véritables obsessions.

Film d'avant-garde, *Citizen Kane* a les qualités et les défauts des œuvres de ce genre.

Ce film, après « Assurance sur la mort », marque la tendance très nette des producteurs américains de s'orienter, non plus vers le genre facile de l'action pure, de l'action expliquée par l'action, mais vers celui beaucoup plus scientifique de l'action expliquée par les conséquences qu'elle a sur son auteur et les réactions qu'elle provoque chez celui-ci.

J.-P. DAVID.

A NOS LECTEURS

Si notre idéal est le vôtre ; si nos efforts vous intéressent ; si le « Courrier » a su gagner votre sympathie, donnez-nous les moyens de poursuivre notre action, donnez-nous les moyens d'améliorer sans cesse notre « Courrier » et pour cela :

SOUSCRIVEZ !

en adoptant l'une des trois formules suivantes :

Membre souscripteur, 100 francs.
Membre donateur, 200 francs.
Membre bienfaiteur, 500 francs.

Adressez toutes vos demandes à :
« LA MESNIE »,
11, Faubourg Montmartre,
Paris (9e)
C.C.P. 5320-75, Paris.

CHATEAUBRIAND

« Cessons de croire que l'esprit, le talent, l'énergie sont le partage exclusif de quiconque a manqué à ses devoirs, et qu'il n'y a d'habile que le pervers. Que la France appelle à son secours les gens de bien, et la France sera sauvée. L'Europe ne se sentira complètement rassurée que quand elle entendra nos orateurs, trop longtemps égarés par des doctrines funestes, professer les principes de justice et de religion, fondement de toute société ; nous ne reprendrons notre place dans la balance politique qu'en reprenant notre rang dans l'ordre moral. »

Discours du 22 août 1815. à Orléans.

« Une erreur trop commune aux gouvernements, c'est de croire qu'ils augmentent leurs forces en augmentant leur pouvoir : une armure trop pesante rend immobile celui qui la porte. »

« Il y a deux moyens de produire des révolutions : c'est de trop abonder dans le sens d'une institution nouvelle ou d'y trop résister. »

« Les royalistes, bien que plus nombreux que leurs adversaires, ont, jusqu'à présent, paru plus faibles faute d'oser parler et d'avoir un organe. Ils mettaient toujours leurs espérances dans quelque chose de vague, d'indéfinissable : l'opposition faisait peur à leurs vertus. Je les ai ouïs souvent s'écrier : « Comment faire telle chose ? Comment prendre tel parti ? Ecrire, parler, se montrer est si peu dans nos convenances ! »

« Erreur que tout cela ! Nos devoirs sont changés. Jadis on pouvait être beaucoup par sa position ; maintenant, on n'est quelque chose que par soi-même ; jadis, on voulait des titres ; maintenant, on demande des talents, nouvelle espèce de noblesse qui s'étend dans l'avenir comme l'ancienne dans le passé ; celle-là compte des aïeux ; celle-ci la postérité. »

La Vie de la MESNIE

CORRESPONDANCE

De James Mettler, Paris.

A la page 8 de votre numéro du 15 juin-15 juillet, il y a un article intitulé : « Quelques vérités désagréables... »

Je suis de ceux qui « chassent les vendeurs de journaux d'extrême gauche ». Oui, nous nous sommes battus avec eux. Je sais que vous ne croyez pas à la violence, comme vous le dites dans la lettre ouverte aux Jeunesses socialistes. Mais les Camelots d'avant guerre y croyaient et nous y croyons aussi. Nous répondons aux insultes et aux coups par des insultes et des coups. Croyez-vous donc que ces jeunes soviétisants comprennent les principes chrétiens et cherchent à faire un effort pour écouter tranquillement nos arguments ? Non... vous le savez bien.

Maurice W., colonel F.F.I., communiste, vous a dit lui-même : « Nous nous rapprochons chaque jour de ce destin lointain que nous entendons forger nous-mêmes et réaliser par la force si cela est nécessaire. »

Dans le monde actuel, malheureusement, la raison du plus fort est toujours la meilleure...

En face des jeunes d'extrême gauche, nous ne voulons pas avoir l'air de reculer. Quand ils nous insultent, nous et le Comte de Paris, en vendant leurs journaux, nous ne pouvons que répondre par des coups.

Notre lutte politique ne peut être victorieuse que par la violence, non pas inutile et déplacée, mais en réponse aux mensonges et aux calomnies dont le Prince et les monarchistes sont l'objet. Cela ne peut nuire à notre cause, bien au contraire.

Oui, nous avons crié « Vive le Roi ! » aux réunions du P.R.L. Mais aux réunions communistes nous l'avons fait aussi. Nous ne sommes tout de même pas des lâches et nous savons ce que cela nous a coûté.

Vos préceptes, votre Accordance, tout cela est très beau mais ne pourra être réalisé qu'une fois la France redevenue monarchique. Et elle ne le redeviendra qu'en ayant de jeunes royalistes qui savent se battre.

Pour faire de la France une république soviétique, eux sauront se battre. Nous, pour refaire une France française, nous, royalistes, minorité, nous nous battons — courageusement — et vous avez tort de douter de cela...

Si cela est possible, j'aimerais que vous reproduisiez ces lignes dans votre prochain numéro. Mes camarades sont de mon avis.

Un ami : J. METTLER.

***

Nous pensons que beaucoup de nos camarades marxistes sont sincères dans le courage qu'ils ont mis ou qu'ils s'apprêtent à mettre plus largement encore demain au service de leurs convictions.

Nous pensons que le courage de ceux de nos camarades royalistes qui jugent devoir user de la force, et même de la violence, ce qui n'est pas la même chose, mérite encore plus d'estime parce qu'il n'est pas seulement sincère mais qu'il se veut au service de principes que nous considérons comme vrais.

Nous pensons qu'il faut savoir se battre pour défendre ses idées s'il est nécessaire et qu'il n'est que les lâches pour ne pas protéger leurs autels et leurs foyers lorsqu'ils sont attaqués. Et le jour où cette attaque de force se produira nous nous joindrons à eux.

Mais nous croyons qu'à la diffusion des idées on ne peut opposer que la diffusion des idées, qu'au sectarisme même, tant qu'il ne frappe pas, et ne peut répondre que par le sourire. Et que toute violence, avec ce qu'elle pourrait comporter d'injustice, constitue en réalité une redoutable contre-propagande qui risque d'aliéner la masse toujours considérable des esprits flottants.

VISITE A LONDRES

Nous sommes un peu comme saint Thomas. Les récits ne nous suffisent pas; nous aimons à voir par nous-mêmes, à connaître pour mieux comprendre, à sentir pour mieux aimer.

Monseigneur le Comte de Paris, de passage à Londres, avait exprimé le désir de recevoir un représentant de la Mesnie. Les circonstances me désignèrent pour cette mission que j'acceptai avec une joie qui n'allait pas sans quelque appréhension. Le soir même de mon arrivée, je téléphonai pour m'annoncer, mais le Prince n'était pas là. Cependant, dès le lendemain matin, à huit heures, le téléphone sonnait. Je décrochai, croyant à une erreur. « Allo, ici le Comte de Paris », et le Prince me donnait rendez-vous pour le soir. J'arrivai au Claridge un peu avant l'heure fixée, d'autant plus que je savais que le Prince aime les gens exacts. Je me faisais annoncer. — « Le Comte de Paris va descendre. » On m'avait tant dit qu'aucune des photos du Prince ne Lui ressemblait, que j'étais quelque peu inquiet. Allais-je Le reconnaître ? Dans l'immense hall, un fauteuil particulièrement bien placé, à égale distance du grand escalier et de la porte de l'ascenseur, me parut un excellent point stratégique. Je m'y assis, assez anxieux, je l'avoue.

En haut du grand escalier une silhouette, mince, élégante, « racée », apparaît. Comment ne pas Le reconnaître. Je me lève, regardant de tous mes yeux, frappé par l'extraordinaire majesté — jamais ce mot ne m'a paru plus exact —, jointe à la jeunesse de l'allure.

Le Prince m'entraîne dans un des salons de l'hôtel, pour prendre une tasse de thé. Le spectacle présente un frappant contraste entre ce prince français, si prince et si français à la fois, et l'atmosphère du grand hôtel londonien : des Anglais en uniforme, un peu guindés, des Anglaises habillées de façon si personnelle, robes et manteaux de coupe curieuse, plutôt informe, de couleurs tendres, abricot mûr ou bonbon fondant rose, des laquais impeccables, dorés sur tranche, évoluant dans ce cadre somptueux, de marbres et de glaces, où seul, le Comte de Paris sobrement vêtu de serge bleue, cravaté d'un bleu plus vif, semble à l'aise.

Il est exact qu'aucune des photos que nous connaissons du Prince n'est vraiment bonne. Comme je l'ai dit, ce qui frappe immédiatement, c'est ce mélange de jeunesse et de majesté, d'autorité. A Le voir, on ne dirait jamais que le Prince a trente-huit ans, qu'Il est père de dix enfants. Grand, d'allure juvénile, le Prince donne immédiatement l'impression d'un homme complet, parfaitement maître d'un corps souple et bien équilibré. Les mains hâlées, à la paume large, aux doigts longs et fermes, ne sont pas des mains d'intellectuel, mais de vraies mains d'homme, capables de tenir aussi bien que la plume le manche à balai d'un avion. Dans l'ovale du visage, les traits sont fins, bien dessinés, rappelant curieusement certains portraits de Clouet, le front grand, impassible ; les yeux d'un bleu très pur, bordés de longs cils, sont spirituels et rieurs, le nez droit, la bouche souriante ou sérieuse, est toujours aimable, l'expression très mobile, toute la figure empreinte d'une calme sérénité. En Lui tout semble clair, sans complication, sans rien de caché.

Tout de suite le Prince vous met à l'aise. Il cherche à comprendre son interlocuteur, à le saisir, à entrer en contact avec lui, et pour ce ne l'embarrasse d'aucun formalisme. Pourtant son autorité naturelle en impose, on ne peut en Le voyant, oublier qu'elle race L'a formé, mais son rayonnement personnel n'est pas le seul fait de ses aïeux, il est aussi le fait de l'homme, de son calme, de sa tranquillité, de sa connaissance des êtres comme des problèmes, et, pourquoi ne pas le dire aussi, du charme qui se dégage de toute sa personne.

Le Prince questionne plus qu'Il ne parle. Il m'interroge sur la Mesnie, sur nos méthodes, sur nos difficultés, nos espoirs. Cependant, je me rends compte qu'Il est déjà très au courant de notre vie, que la Mesnie n'est pas pour Lui une chose indifférente et vaine, qu'il compte sur elle, suit avec attention son évolution. — « Vous vous êtes groupés, me dit-Il, animés par le même idéal, afin de sentir votre force commune dans une pensée, une volonté, une action. » Et le Prince d'insister tout particulièrement sur la valeur de notre communauté, pour une large part fonction de la valeur des hommes qui la composent. Valeur accrue par le travail profond entrepris par chacun à l'intérieur de lui-même. « Le rôle du parrain n'est pas un rôle secondaire. Chaque parrain doit vraiment former son filleul et l'aider au delà même de son enseignement mesnial, continuer à suivre son filleul mesnier pour qu'il devienne un homme complet, l'aidant à se réaliser au fur et à mesure de son évolution et de ses progrès. »

Lors d'une seconde visite, le Prince me fit monter dans son appartement. Triste chose que l'appartement d'un prince en exil. Quelques objets seulement suivent continuellement le voyageur. Sur sa table, un portrait au crayon de la Comtesse de Paris, une photo de Notre-Dame de Boulogne — Notre-Dame du Grand Retour —, le sceau du Prince et aussi quelques livres, quelques journaux.

Aujourd'hui le Comte de Paris parle de la France, cette France dont Il est éloigné et qui est pourtant perpétuellement présente à sa pensée. Inlassable, le Prince rappelle les principes qui l'ont faite et qui seuls pourraient la rendre de nouveau prospère, la maintenir à son rang dans la période difficile que nous traversons. Dans un pays aussi coupé de ses traditions, c'est une Instauration nouvelle qu'Il faut préparer. Nul sectarisme pourtant à l'égard de ceux qui sont actuellement le plus éloignés de ses pensées. « La Monarchie se fera avec tous les Français. Le manteau royal est assez grand pour les accueillir et les protéger tous. »

J'ai essayé, à Londres, de porter toute l'affection et tout l'esprit de la Mesnie. J'ai trouvé un Prince qui nous a compris, qui nous aime, qui compte sur nous. La Mesnie d'aujourd'hui peut être le point de départ d'une grande force demain. A nous de jouer.

Pierre ANDRE.

...éphémérides

21 *Octobre* 1422. — Charles VI meurt à Paris, à l'Hôtel Saint-Pol. Tandis qu'Henri VI d'Angleterre est proclamé Roi de France à Paris, le Dauphin Charles est, lui aussi, proclamé à Mehun-sur-Yèvre, près de Bourges, sous le nom de Charles VII.

24 *Octobre* 996. — Mort de Hughes Capet, fondateur de la troisième dynastie.

25 *Octobre* 1722. — Sacre de Louis XV à Reims.

27 *Octobre* 1293. — Philippe IV le Bel lance une citation contre Edouard Ier, roi d'Angleterre, son vassal pour le duché d'Aquitaine, le sommant de comparaître devant le Parlement de Paris.

28 *Octobre* 1430. — Les Anglais, découragés par la courageuse défense de Compiègne, lèvent le siège de la ville.

30 *Octobre* 1889. — Mariage de Mgr le duc de Guise avec la Princesse Isabelle de France, sa cousine germaine.

Bulletin Intérieur de la « Mesnie » (association déclarée, régie par la loi de 1901).

Société Parisienne d'Imprimerie — Paris